Alain Bertrand est né à Gand en 1958. Il vit à Bastogne où il enseigne le français. Il est aussi critique et directeur littéraire aux éditions Quorum.



© Patrice Gaillet

## Du même auteur :

- Liebling ou l'oubli, prose, Le Pont de l'Epée, Paris, 1987
- Georges Simenon, essai, La Manufacture, Lyon, 1988 (rééd. Georges Simenon : de Maigret aux romans de la destinée, Cephal, Liège, 1994)
- Simenon, l'homme, l'univers, la création, ouvrage collectif, essai, Complexe, Bruxelles, 1994
- Maigret, essai, Labor, Bruxelles, 1994
- Jean-Claude Pirotte, essai, Labor, Bruxelles, 1995
- Lazare ou la lumière du jour, récit, Le temps qu'il fait, Cognac, 1998
- La mer du Nord, roman, (à paraître en 1999)





## Le vélo du coiffeur

Alain Bertrand





uand le peigne musardait à ras des boucles et des accroche-coeurs, Lazare s'enfonçait tout au fond du siège de

cuir et s'abandonnait à ce mélange suave, presque écoeurant, de parfum et de laque qui noyait le salon trop étroit. Les enfants s'y réunissaient en cercle autour des revues et des bandes dessinées. Cette lente immersion au fond de soi, entre la veille et le songe, cessait brusquement quand les ciseaux se mettaient à suivre le peigne dans une sorte de ballet frénétique. Pour les gamins qui attentaient leur tour, alanguis par l'atmosphère de jungle birmane, ce cliquetis lancinant faisait figure de présage. Déjà que leur héros favori avait, par miracle, échappé aux flèches empoisonnées des indigènes et à l'affaissement d'un pont de cordes. A présent, il faudrait jouer serré pour ramener des régions infestées de coupeurs de têtes la cassette de diamants et l'exploratrice aux lèvres pulpeuses.

Mêlés aux odeurs d'eau de Cologne, de shampooing, ces drames, exaltés par les ferraillements de ciseaux, conféraient aux embuscades un surcroît de réalité qui mettait le boulevard, ses passants et ses automobiles à des années-lumière des images mal imprimées que les gamins parcouraient tout l'aprèsmidi, sur un papier légèrement râpeux, d'un beige fatigué.

Hors des remugles de craie et de cantine scolaire, le coiffeur faisait un bibliothécaire d'exception. Au lieu de remuer la poussière des livres éteints, à peine parcourus, jamais lus, il disposait à l'intention des agneaux du mercredi des piles de revues à dévorer jusqu'à l'heure de fermeture. Dans ce fouillis de grenier délaissé, les timides montaient des expéditions pleines d'embûches sur les traces des dinosaures et les demi-portions embarquaient à destination des mers du Sud sur un trois-mâts gréé par



quelque forban à la mine patibulaire. Quant aux costauds, tout en mastiquant des caramels, ils s'envolaient par-dessus les volcans en éruption ou plongeaient parmi les coraux à la recherche d'une épave engloutie. Et lorsque les ombres commençaient à recouvrir la ville chacun s'en retournait, les oreilles dégagées, en rasant les murs de crainte qu'un bourreau chinois à la solde d'aventuriers sans scrupules n'entraîne sa victime dans un de ces égouts aux parois suintantes que la rumeur disait infestés de rats géants et de crocodiles aveugles.

Le dimanche, pendant que d'autres s'agenouillaient dans le silence des cierges, le coiffeur
parfumait l'atmosphère d'onguents destinés à assouplir cuisses et mollets. Puis, il troquait sa tenue de
gala au profit de gants sans doigts, d'une casquette
et d'un maillot aux couleurs Molteni. L'oeil sombre,
à l'instar d'un espion traqué, il inspectait le trottoir
et, jaillissant comme un pistard au moment de l'emballage final, bondissait en selle, les poches fourrées
de morceaux de sucre et de pastilles contre la toux.
Sprintant d'entrée pour semer d'improbables poursuivants, le mousquetaire tressautait sur les pavés
du vieux quartier avant de gagner les allées forestières où, le temps d'apaiser le muscle de son coeur,
il adoptait un rythme moins soutenu.

De marque Kopra, sa bicyclette noire, décorée de chromes étincelants à l'angle du garde-chaîne, contrastait singulièrement avec les vélos de course sur lesquels des sportifs aux muscles noueux luttaient contre le chrono, les poings serrés aux cocottes.

Juché en altitude sur son fidèle coursier, la pointe de la barbiche fendant l'air, notre mousquetaire n'éprouvait que mépris pour ces tas de muscles courbés sur leurs pur-sang de métal. C'est que, disait-il, la tête à ras des fougères, on ne distingue rien, ou pas grand-chose, alors que, campé sur l'échine de son palefroi, les narines dilatées, on peut goûter aux senteurs de l'aube et caresser les pinceaux de lumière qui tombent des feuillages.

En même temps, le coiffeur guettait les embuscades tendues par les partisans du Cardinal. Qui sait si sa péronnelle n'avait pas rameuté une meute de coupe-jarrets ou, plus modestement, un couple de tueurs vêtus d'imperméables mastic qui le guetteraient au détour d'un fourré ? Car celle qu'il refusait d'appeler sa moitié tant elle prenait de place courait les vapeurs d'encens plutôt que les pistes cyclables. En vérité, elle soupçonnait son mari de s'écarter des pistes trop fréquentées pour folâtrer en féminine compagnie. Et de fait, parvenu près des étangs, le coiffeur profitait d'un renfoncement pour s'écarter du droit chemin. Mais sans qu'aux yeux des gamins, cela prête à confusion : dans le secret de son repaire, en cachette de sa grognasse, notre bibliothécaire de fortune se livrait à la consultation de bouquins pêchés au hasard dans les boîtes des bouquinistes. Nez-en-l'Air, Cartouche, Carot coupe-tête, Zigomar, Titi le Moblot, Fra Diavolo, toute une cavalcade de fantômes frappés de taches et de moisissures bondissaient des taillis et se livraient, sous ses yeux soudain plus clairs, à des duels au sabre ou à mains nues contre des policiers moustachus.

Ainsi, près de sa bécane en partie couverte de lustrine noire, notre professeur de lettres s'offrait le grand frisson, rêvant sans doute à une destinée improbable de corsaire ou de chercheur d'or. A moins que le bleu du ciel, garni de nuages moutonnants, ne l'orientât vers la navigation solitaire, occupation facétieuse au regard de l'enfer que lui imposait sa grenouille de bénitier.





C'est en suivant ses traces, qu'emportés entre ciel et terre par le souffle des bécanes, les gamins se ruèrent pour la première fois vers les terres lointaines où règnent le bouleau et la campanule. Après les courses furieuses autour du square et les sprints effrénés derrière l'église, d'autres envolées, dans l'atmosphère attiédie de l'été, emportèrent le jeune escadron au-delà des boulevards et des gratte-ciel. Dans le cliquetis des porte-paquets et le frottement des pédales contre les garde-chaînes, le peloton traversait des cathédrales d'ombre, glissait en pente douce vers des rivières alanquies, escaladait sans s'en rendre compte des vallons auxquels les plus audacieux affectaient des noms de cols alpestres. Certains jours, les moins godiches se couchaient dans l'herbe et regardaient le ciel en suçant un épi ou en fumant des cigarettes achetées en cachette pendant que les érudits louchaient en direction des filles aux longues cuisses brunes qui agitaient la main, posées comme des promesses sur les charretées de foin.

Sans se presser, chacun remontait en selle, et le chant des pneumatiques, la douce mélodie du dérailleur calmaient les rires et les exclamations jusqu'à la côte suivante où il fallait changer de plateau et s'escrimer durant quelques kilomètres sans perdre la roue des plus costauds. Quand les premiers arrivaient sur le faux-plat, en danseuse malgré les contractions dans les jambes, des champs tapissés d'or et des sous-bois à myrtilles se présentaient parmi toutes les offrandes volées à la lumière.

C'était un été flamboyant. La moindre fontaine rendait aux cyclistes une vigueur de cannibale. Les pages sportives n'abandonnaient que des miettes aux adversaires d'Eddy Merckx. D'après son prophète, un speaker de la radio nationale, le champion national décollerait dans l'Aubisque ou le Tourmalet

les sangsues collées à ses boyaux. L'été s'annonçait et, avec lui, les heures de rêverie active entre ciel et terre. De villages en hameaux, chacun voulait prendre la place du champion. Nombreux étaient ceux qui l'accompagneraient durant son chemin de croix. Une vingtaine de stations, entre la plaine et les pics, par-dessus des nuages, pressé par une foule en colère et un peloton éclaté en autant de points de suspension. Insatiables, les gamins en sueur ahanaient dans les lacets du Ventoux ou de l'Alpe d'Huez. Hurlant comme des indiens sur le sentier de la querre, les maillots à pois basculaient ensuite vers la vallée sous les regards inquiets des amoureux et des pique-niqueurs. Appuyant de plus belle, ils engloutissaient villes et forêts comme si la vie n'avait pas de fin.

De loin en loin, un panorama ou un ruisseau les retenaient le temps que les retardataires rejoignent les seigneurs du bitume. Tant qu'Eddy Merckx accumulait les victoires, rien ne semblait impossible, même de poser le pied sur la lune. Il suffisait de serrer les cale-pied et de sucer la roue du maillot jaune. Tout le reste, l'aventure, les filles, les cigarettes, viendrait de surcroît comme un gage de réussite, une récompense anticipée sur les promesses de l'âge mûr. La vie ressemblait aux histoires en quadrichromie. Ou plutôt, elle formait le prolongement des revues sportives et des bandes dessinées comme les pédales le sont des jarrets ou la bicyclette, du corps humain.

Il suffisait de mettre le grand braquet, de bander les muscles, de passer entre les silex. Un dimanche, au retour d'une escapade, l'envie vint aux gamins d'espionner leur champion. Appuyé contre un chêne centenaire, le coiffeur feuilletait des fascicules jaunis sans prêter l'oreille aux rires étouffés. Bientôt, au murmure de la forêt se joignit un gron-





dement furieux et de grosses gouttes dévalèrent du ciel mauve. Du plus vite qu'il put, notre mousquetaire fourra ses liasses de brochures dans ses sacoches. La casquette rabattue, il reprit sous la pluie battante le chemin le plus court vers son officine. Secs depuis des semaines, les pavés présentaient une fine pellicule de poussière et, comme il filait le nez dans le guidon sous la pluie qui redoublait, son vélo se déroba. Au soulagement des enfants regroupés sous un arrêt de tramway, il se releva aussitôt, à peine écorché. Mais des monstres d'un autre âge se ruaient déjà vers notre matador, tous feux allumés. Les voitures l'effleuraient à gauche, à droite, en mugissant,, en grondant, en montrant des dents, sans la moindre pitié pour les ouvrages répandus au milieu de la chaussée. A côté de la carcasse aplatie de sa bicyclette, s'étendit bientôt une mare de papier. Sous le déluge, ce n'étaient que des pages gorgées d'eau boueuse que des automobiles en furie éparpillaient sans vergogne. Comme s'il fallait offenser, à la faveur de ces trombes vengeresses, ce Don Quichotte en tenue de cycliste, avec sa barbiche pendouillante et son cuissard Molteni, qui agitait des bras plus longs que des ailes de moulin pour sauver du massacre quelques rêves détrempés : un Maigret à la pipe dévissée, un Arsène Lupin dépourvu de monocle et un Sherlock Holmes en bouillie qui gagneraient bientôt le caniveau pour disparaître à jamais dans les profondeurs du temps.

Editeur responsable : Martine Lahaye, bd Léopold II, 44, 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française Bruxelles, septembre 1998

© Copyright Ed. Le temps qu'il fait, Cognac.

